1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

90 | 2020

Varia

La Fleur de l'âge, le film maudit de Prévert et Carné : Nicolas Chaudun, *l'Île des enfants perdus*

Gérard Streiff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/7896>

DOI : 10.4000/1895.7896

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2020

Pagination : 262-264

ISBN : 978-2-37029-090-8

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Gérard Streiff, « *La Fleur de l'âge*, le film maudit de Prévert et Carné : Nicolas Chaudun, *l'Île des enfants perdus* », 1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze [En ligne], 90 | 2020, mis en ligne le 31 octobre 2020, consulté le 18 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/7896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.7896>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2020.

© AFRHC

La Fleur de l'âge, le film maudit de Prévert et Carné : Nicolas Chaudun, l'Île des enfants perdus

Gérard Streiff

RÉFÉRENCE

Nicolas Chaudun, *l'Île des enfants perdus*, Arles, Actes Sud, 2019, 208 p.

- 1 Il est toujours délicat de faire son choix dans une rentrée littéraire qui charrie invariablement ses 500 romans. En cet automne 2019, pourtant, je n'ai pas hésité, je me suis précipité sur *l'Île des enfants perdus* de Nicolas Chaudun (Actes Sud). Pourquoi ? Parce qu'il parle d'un film maudit, *la Fleur de l'âge* (1947), film inachevé, pire : film disparu, pourtant signé par deux « monstres », Jacques Prévert et Marcel Carné ; parce qu'il évoque une histoire terrible, celle des bagnes pour enfants qui ont fleuri il n'y a pas si longtemps en France ; et accessoirement parce que je connais un peu un des lieux du drame, notamment le domaine de Bruté/Souverain à Belle-Île-en-Mer ; j'ai d'ailleurs fabriqué un petit roman jeunesse sur ce sujet (*Bal à Belle-Île*, Vanves, Bout de la rue, 2017).
- 2 Au commencement, donc, il y a un bain d'enfants. À Belle-Île-en-Mer, qui est bien le décor aimable chanté par Laurent Voulzy (« Belle-Île-en-Mer, Marie Galante ») mais pas que. Depuis la fin du XIX^e siècle, et jusqu'aux années 1970 du siècle dernier, des établissements pénitenciers ont « accueilli » des enfants de dix à seize ans, petits délinquants peut-être mais pour beaucoup simples vagabonds (le vagabondage fut longtemps un délit). Sur l'île, on trouvait deux prisons, l'une appelée Haute Boulogne, près du fort Vauban (elle « formait » des pêcheurs), la seconde sise à Bruté/Souverain, dite colonie agricole. Le régime carcéral y était particulièrement sévère, voire sadique. Au point qu'à la fin août 1934, à Haute Boulogne, suite au comportement vicieux d'un surveillant, les enfants se révoltent, et un quart des jeunes prisonniers, une

cinquantaine d'individus, s'évade. L'administration entend mobiliser la population de l'île (et les estivants, gens plutôt fortunés, les congés payés n'existent pas encore) en leur promettant une prime de 20 francs pour chaque enfant attrapé. Les fuyards, au nombre de cinquante-cinq, seront retrouvés et remis au cachot sauf l'un d'eux, disparu à jamais. Cette « chasse à enfant » est vite connue dans le pays, elle émeut, elle scandalise, et Jacques Prévert, qui a assisté à l'événement sur place et en a été bouleversé, y consacre un poème fameux : « Bandit ! voyou ! voleur ! chenapan ! », mis en musique par Joseph Kosma, chanté par Marianne Oswald en 1936 puis par les Frères Jacques (publié dans *Paroles* en 1945).

- 3 Dès cet instant, Prévert rêve d'en faire un film qui s'appellerait « L'île des enfants perdus ». Le sujet est dans l'air, des reportages, des livres paraissent sur ces bagnes. La question mobilise d'autant plus que plusieurs faits divers tragiques défraient l'actualité, de nouvelles évasions ou l'agonie sordide du jeune Roger Abel dans les cachots de la colonie d'Eysses. On attend du Front populaire qu'il se soucie de l'enfance, qu'il fasse bouger la législation (ce qu'il ne fera pas, il faudra attendre février 1945 pour que changent les choses, pour que le ministère de l'Éducation prenne la place de la Justice).
- 4 Le scénario de Prévert est directement inspiré de la mutinerie de Belle-Île-en-Mer. Une jeune fille, Danielle (on pensait à Danielle Darrieux), séjourne sur l'île entre ses parents, un couple d'industriels, et son soupirant, un héritier aussi riche qu'ennuyeux ; elle croise de jeunes colons et s'éprend de l'un d'eux, Jean-Louis. Au même moment, une fille de paysans, Paulette, s'éprend d'un détenu, un ado fragile, Pierrot, qui se suicide. Cette mort provoque une mutinerie ; suit la chasse à l'enfant. À son tour, la fille du paysan se tue alors que Jean-Louis est repris.
- 5 Carné est sollicité, motivé. Mais le film ne se fait pas : d'abord soutenu par Marceau Pivert en août 1936, le projet marque le pas en raison de déclarations publiques de Prévert lors de l'évasion de jeunes filles d'une maison de redressement. En juin 1938 il est interdit une première fois puis définitivement en juin 1939. Arrive la guerre puis la défaite et l'Occupation. Prévert et Carné accumulent quelques chefs-d'œuvre ensemble (*les Visiteurs du soir*, *les Enfants du Paradis*) ou l'un sans l'autre (*Remorques*, *le Soleil a toujours raison*, *Lumière d'été*, *Adieu Léonard*, *Sortilèges*)... sans renoncer à l'idée de ce film. Les pages consacrées par Chaudun au cinéma français sous l'Occupation sont remarquablement documentées et perspicaces.
- 6 À la Libération, Prévert reprend le scénario sur l'insistance du producteur (Nicolas Vondas) qui, sans doute dans l'air du temps, demande un traitement plus léger du sujet. Prévert s'agace (« On ne peut tout de même pas mettre une boîte de nuit dans un pénitencier ! ») mais s'exécute. Le titre, trop proche du *Carrefour des enfants perdus* de Joannon, devient *la Fleur de l'âge* (voir C. Aurouet, « De l'île des enfants perdus à la Fleur de l'âge », 1895 n° 47, 2005, pp. 96-133).
- 7 La jeune Danielle du premier scénario devient une Florence élégante (Arletty, 48 ans), entourée par une clique de Parisiens oisifs à bord d'un yacht. La double intrigue est maintenue : Florence s'éprend du Petit-Louis (Serge Reggiani), Barbara (ex-Paulette), meurt après le suicide de Pierrot ; et Jean-Louis est repris. La même issue fatale, donc.
- 8 Malgré les obstacles (la censure, l'opposition persistante de l'administration pénitentiaire) le projet se concrétise et une équipe prestigieuse, la bande à Carné (ou à Prévert) débarque au printemps 1947 sur l'île. Il y a là Alexandre Trauner aux décors, Mayo aux costumes, Joseph Kosma (resté à Paris) pour la musique, Roger Hubert, chef opérateur, Lou Tchimoukow, l'assistant du réalisateur. Une pléiade d'acteurs de renom,

Arletty, Serge Reggiani, Julien Carette, Jean Tissier, Anouk Aimé, Paul Meurisse, Martine Carol, ainsi qu'une centaine de techniciens.

- 9 C'est peu dire que le tournage va être compliqué. Une vraie série noire. La météo est maussade, un figurant se noie, les temps morts se multiplient, les incidents avec les îliens aussi, les conflits entre techniciens et direction sont incessants, le producteur fait défection et les acteurs se mettent en grève.
- 10 Le budget explose. Arletty, dont c'est le retour au cinéma après le blâme qui l'a frappée pour ses relations (persistantes) avec un officier allemand, a du mal à entrer dans le film. Et surtout de mauvaises tensions minent les relations entre Carné et Prévert. Pour le dire vite, le film est à l'origine un projet cher à Prévert, dix ans plus tard il est devenu la chose de Carné, Prévert prenant ses distances.
- 11 Après plusieurs semaines chaotiques, il faut rentrer à Paris. Le film est en suspens. N'empêche, un tournage a bel et bien eu lieu, un bout de film est mis en boîte. De quelle importance ? Les témoignages varient mais on s'accorde à dire qu'un quart du film est monté. Les quelques privilégiés qui auront l'occasion de voir ces extraits parlent aussitôt de « chef d'œuvre »...
- 12 La série noire continue pourtant. Dans les mois qui suivent on parle de relancer le tournage mais Prévert est ailleurs, Carné démotivé. Et puis, où sont les bobines ? Normalement elles sont la propriété du producteur. Mais il semble que Carné en dispose. Dernière étape de ce calvaire, selon les mémoires de Marcel Carné : en 1954, Christine Gouze-Rénal, qui avait brièvement dirigé l'Idhec peu après la Libération, organise une projection au Centre national du cinéma, rue de Lübeck. Vingt-cinq minutes du film ont été montées (« Par quel laboratoire ? À partir de quels rushes ? Et détenus par qui ? » s'interroge l'auteur, p. 158). Une projection organisée en l'honneur de François Mitterrand, beau-frère de l'organisatrice. En présence de Carné. Lequel oublierait de récupérer les bobines le soir même et lorsqu'il s'en inquiète, le lendemain, elles ont disparu ! Fermez le ban !
- 13 On pourrait presque croire à un film fantôme. Heureusement qu'il y avait à Belle-Île un photographe de plateau, Émile Savitry (il avait déjà photographié *les Portes de la nuit*) qui prit plusieurs centaines de photos (seules quelques dizaines pour l'heure ont été mises en circulation, voir 1895 n° 74, 2014, pp. 185-187). Incroyable mais vraie cette histoire de disparition. Mais justement, est-ce vraiment vrai ? faut-il prendre le témoignage de Marcel Carné au sérieux ?
- 14 Nicolas Chaudun, plume allègre, décrit avec bonheur le monde du cinéma de ces années-là, la guerre et l'après-guerre, les collabos et les résistants, les rapports compliqués entre Prévert et Carné. S'il n'est pas le premier à s'attaquer au sujet, il a, lui, la bonne idée d'interroger le dernier témoin du film. En 1947, cette actrice était alors à peine une adolescente. Son visage sublime la couverture du roman : Nicole Dreyfus, alias Anouk Aimée (elle doit ce patronyme à Prévert), caressant le chaton mascotte du tournage, Tulipe.
- 15 Chaudun narre (il est formidablement drôle) sa première rencontre avec l'héroïne ; ensuite il fabule un peu (mais on est dans un roman, pas un essai). Son texte alterne l'histoire du film et ses rencontres – réelles et imaginaires – avec l'actrice et il propose une fin de fait très romanesque.
- 16 N'empêche qu'il soulève, l'air de rien, une hypothèse à laquelle on a très envie de croire : et si Marcel Carné n'avait pas « oublié » les bobines comme il le prétend dans

ses mémoires ? S'il avait caché ce bout de film maudit en le confiant par exemple à un proche ? Et si ce film demain pouvait ressortir de l'enfer ? C'est une version que semble partager Serge Bromberg.

- 17 L'ouvrage se termine par la filmographie commune à Marcel Carné et Jacques Prévert (*Jenny*, *Drôle de drame*, *le Quai des brumes*, *le Jour se lève*, *les Visiteurs du soir*, *les Enfants du paradis*, *les Portes de la nuit*, *la Fleur de l'âge* et *la Marie du port* – dans ce dernier, Prévert adapte les dialogues mais n'est pas crédité), ainsi qu'une bibliographie.